

Un épouseur en queue de poisson

Lucia était la femme des accommodements. Quand les femmes sont à mille lieues des aubes virginales, quand elles ont franchi sans vergogne toutes les stations de l'amour — de l'amour qui descend, — elles recherchent les émotions violentes, comme les gourmands qui finissent par le poivre de Cayenne. Elle avait dit adieu à tout jamais aux promenades amoureuses, aux rêveries sentimentales, aux causeries au coin du feu. Elle cherchait la tempête, elle appelait la foudre. Ce n'était pas la première fois que Charles Abelle « lui tombait dessus » et qu'elle le mordait dans la

bataille. Jusque là on finissait toujours par se pardonner, tout en savourant les ivresses éperdues de la passion.

L'amoureux savait toutes les forces de son despotisme sur Lucia. C'était toujours elle qui revenait la première. Il revenait lui-même sans conditions, mais souvent comme un chien qui montre encore les dents, même quand il carésse.

Lucia adorait son amant et elle avait peur de lui.

S'il était son maître, il n'était pas le maître dans la maison. Il fallait souvent le cacher. Quand on donnait un dîner de prince, il ne dînait pas à l'office, mais Lucia lui disait ceci, ou à peu près : « Tiens! mon loup, voici un louis, j'ai du monde à dîner. Je boirai à toi et tu boiras à moi. Je vais bien m'ennuyer, mais tu viendras après minuit. » Quelquefois Lucia disait: « Tu viendras pendant la soirée sous prétexte de me faire chanter. » Charles Abelle prenait le louis comme il eût pris un cachet, sans humiliation. Il y a des grâces d'état.

Il s'avisait un jour de se dire qu'il ne se jouait pas assez bien de Lucia. Elle le traitait

trop légèrement en public — et trop doucement en particulier — il résolut de jeter le masque et de prendre une figure, s'imaginant qu'il pouvait se tailler un caractère dans l'étoffe des Don Juan et des Lovelace.

C'était peu de temps après la scène de la voiture. Il ne voulait pas retourner dans le monde pour y avoir un rôle aussi effacé. Il jugea que Lucia avait assez d'argent ou assez de diamants pour mettre tous ses princes à la porte.

Un soir qu'elle voulait le retenir et qu'il voulait aller au bal de l'Opéra, il lui dit tout à coup :

— Je veux bien te faire le sacrifice de toutes mes aventures — parce que je t'aime, — mais tu me feras le sacrifice de tous tes amants — parce que je suis jaloux.

Cette déclaration de principes alla au cœur de Lucia.

— Mon loup ! lui dit-elle, tu sais bien que c'est impossible. Je n'aurais pas de quoi payer les contributions de mon hôtel. Et mes chevaux et mes robes ! Tu veux que j'aïlle à pied ! Tu veux donc que j'aïlle toute nue.

— Oui, tu iras à pied et tu mettras une robe d'indienne. Je ne m'oppose pas d'ailleurs à ce tu aïlles toute nue.

— Comme Ève ! mais Ève n'avait pas péché. Ah ! mon pauvre ami, tu ne sais pas ce que coûtent les feuilles de vigne en 1869. Tu parles de robe d'indienne, cela me va au cœur. Mais une robe d'indienne, si je ne la fais pas moi-même, me coûtera 500 francs de façon.

— Oui, dit Charles Abelle, en toutes choses c'est la façon qui ruine ; mais enfin tu as quelqu'argent à la Banque ou chez un notaire.

— Ah ! mon cher, moins que rien. Croirais-tu qu'après toutes mes bonnes fortunes, j'ai à peine vingt-cinq mille livres de rente.

— C'est bien quelque chose, avec tes diamants et ton hôtel.

Lucia jugeait que ce n'était rien.

— Mes diamants ! Est-ce que tu t'imagines que je vais les vendre ? Vois-tu, le proverbe dit : « L'honneur est un diamant que la vertu porte au doigt. » Quand on ne s'appelle pas la vertu il faut porter d'autres diamants.

— Il y a des femmes du monde qui n'ont que

des parures de Bourguignon, ce qui ne les empêche pas d'aller partout.

— Es-tu bête ! plus on reconnaît chez elles le faux diamant, plus on découvre la femme honnête. Mais que découvrirait-on sous le faux diamant, si on me regardait ? Une fille perdue, qui a tout perdu.

Abelle mordillait son cigare.

— Si tu m'aimais un peu, tu pourrais bien me sacrifier ton hôtel.

— Mon hôtel ? Mais où veux-tu que je me loge ? Vas donc voir les palais de ces dames. Ici je n'ai pas de place pour mes robes. Mes chevaux sont logés dans le sous-sol. Mes gens sont au grenier.

— Ma chère, tu déraisonnes. Ton hôtel vaut quatre cent mille francs. Si tu le vendais, tu aurais cinquante mille livres de rente. Que dis-je ! cent mille livres de rente dans les emprunts étrangers.

— Oui, murmura Lucia, qui s'abandonnait pour un instant aux idées de son amant, je deviendrais alors un beau parti. Est-ce que tu me demanderais ma main ?

— Peut-être un jour ou l'autre ?

Lucia pensa avec orgueil qu'il y avait déjà à Paris plus d'une actrice mariée fort à la mode dans le meilleur monde. Elle pensa à toutes les cantatrices qui s'étaient mariées et qui devenaient des femmes accomplies. Elle pensa que tout s'oubliait. Mais elle ne connaissait pas cette vieille maxime qui poursuit la luxurieuse jusqu'au delà du tombeau : « La beauté passe, la pêcheuse reste. »

— Tu sais, reprit-elle, en prenant les mains de Charles Abelle, que je serais capable de faire cette folie là pour toi ! Ah ! comme l'amour métamorphose une femme ! Je ne me reconnais plus.

Et Lucia rappela que, naguère, elle n'aimait la vie qu'au milieu du tapage. Il fallait qu'une fête succédât à une autre fête, l'orgie à l'orgie. Son atmosphère, c'était la trahison ; il lui fallait quatre amants à la fois. Elle les armait les uns contre les autres ; il fallait qu'on se battît et qu'on se ruinât pour elle. Aujourd'hui tous ces bruits du dehors l'ennuyaient. Elle n'avait plus qu'un souci : trouver une heure pour être seule avec son amant. Aussi disait-on dans le monde galant, qu'elle perdait de son

entraîn. La pensée ne venait à qui ce fût d'attribuer cela à l'amour. On ne croyait pas qu'elle pût tomber dans cette « bêtise là. »

— Eh bien ! mon loup, j'y songerai, dit-elle en baignant ses yeux dans les yeux de Charles Abelle.

— Tu y songeras, mais il sera trop tard.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je suis à bout d'humiliation. Mon amour seul a pu me donner la force de braver tous ces déboires. Je ne suis pas le premier venu.

Charles Abelle rappela avec complaisance qu'il avait été bien élevé. Un jour qu'il rapportait à son père le prix d'honneur remporté au lycée, sa mère dit tout haut en pleurant : « — J'ai toujours dit qu'il serait l'honneur de la famille. »

— Sans toi, reprit-il, en embrassant Lucia, j'abandonnais la musique, je retournais à l'École de droit et je devenais un avocat célèbre.

— Oh ! oui, lui dit-elle, car tu as une langue d'or et une langue de serpent.

— Par malheur, ma chère Lucia, quand je

te vois, je n'ai plus que la force de tomber dans tes bras.

Charles Abelle ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. Il avait brûlé ses vaisseaux, il n'avait plus rien à attendre de sa famille. Il n'avait pas le courage de demander à la société son droit au travail. Il avait efféminé son caractère jusqu'à n'en avoir plus. C'était un homme à la mer — ou à la femme — ce qui est bien pis.

Il avait vaincu Lucia l'invincible. Il pillait, il ravageait comme en pays conquis. Il ne voulait pas reperdre de terrain. Mais ce jour-là, il eut beau faire valoir ses droits, il eut beau montrer ses caresses et ses vengeances, ses sourires et ses dents, Lucia lui dit qu'elle l'aimait jusqu'à en mourir, mais qu'elle était trop accoutumée au luxe pour abandonner sa vie dorée. Elle répétait sans cesse que ses amies seraient trop contentes si elle ne leur prenait plus leurs amants.

— Quoi, lui dit-elle, tu n'es pas fier d'avoir pour maîtresse une femme qui a une cour de princes ! une femme qui courbe toutes les têtes devant ses caprices !

— Il y a bien de quoi être fier, dit Charles Abelle. Quand un de ces « mufles là » paraît, il faut que je disparaisse. Mais je me vengerai. Un de ces jours je piétinerai leurs blasons!

— Moi aussi, nigaud, je piétine leurs blasons. Mais n'oublie pas qu'ils sont sur fond d'or.

IV

L'amant de la fille et l'amant de la mère.

Charles Abelle n'attendit pas longtemps l'occasion de se venger, car il était encore renversé sur les genoux de Lucia, quand on annonça un prince en *off*.

— Vite, va-t-en ! lui dit-elle.

— Non ! répondit-il.

Ce *non*, fut dit avec un accent de volonté qui inquiéta Lucia.

Ils s'étaient levés tous les deux. Elle le prit doucement dans ses bras et l'entraîna vers la porte.

— Non, dit-il encore en prenant racine sur le tapis.